

Notes pour un dernier solo de guitare imaginaire

François Bilodeau

Volume 36, numéro 5 (215), octobre 1994

Pour l'école

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, F. (1994). Notes pour un dernier solo de guitare imaginaire. *Liberté*, 36(5), 49–54.

FRANÇOIS BILODEAU

NOTES POUR UN DERNIER SOLO DE GUITARE IMAGINAIRE

Frank Zappa, idole de ma jeunesse, est mort d'un cancer de la prostate à la fin de 1993 ; il avait une cinquantaine d'années.

*

Je me suis procuré mon premier album de Frank Zappa le 9 janvier 1971. C'était aussi, en ce samedi après-midi ensoleillé et froid, mon premier rendez-vous avec la plus belle fille de l'école. Lorsque je suis rentré à la maison, j'ai reçu l'appel d'un ex-camarade de classe : il avait été renvoyé en décembre, alors qu'il nous restait un semestre à compléter à cette institution de la CÉCM qui offrait le cours classique de quatre ans et que, conformément à sa vocation initiale, nous avions baptisée « la shop ». Il s'invitait pour la soirée. J'étais surpris : élève plutôt discipliné, je n'avais pas tellement d'affinités avec lui. Sauf la musique, encore qu'il préférât un rock plus brutal, comme celui des Stones ou des Who. Mes goûts étaient moins précis, mais j'avais un faible pour la guitare électrique, comme en témoignaient mes achats de la journée : un disque de John McLaughlin, et *Hot Rats*, un album sur lequel Zappa, sans ses Mothers of Invention, se payait de longs solos.

*

Dans *Le Livre du rire et de l'oubli*, Milan Kundera écrit que le rock, et plus particulièrement la guitare électrique, marque irrémédiablement le retour à la « musique sans la pensée », à la « musique sans la mémoire », et que s'y « reflète la bêtise consubstantielle de l'être humain ». Je souscris volontiers à certaines critiques que des intellectuels comme Milan Kundera ou Alain Finkielkraut ont adressées à cette « anti-musique » : primauté du *feeling* sur l'abstraction, dissolution hébétée de l'individu dans le groupe, etc. Mais en ayant beaucoup écouté — jusqu'à l'intoxication —, je ne suis jamais parvenu à tracer une frontière aussi nette entre le rock et le reste de ma culture. Longtemps j'ai cru que je pourrais un jour regarder mon passé comme une peau dont je m'étais heureusement débarrassée, comme une crise d'acné qui se serait finalement résorbée. Après avoir appris la mort de Frank Zappa, j'ai remis quelques-uns de ses disques sur ma platine démodée. J'aime toujours cette musique. Et le personnage : individualiste et moraliste, rigoureux et généreux, vulgaire et sincère. Peut-être Frank Zappa est-il un rocker d'exception — il se disait aussi compositeur —, mais personne à mes yeux n'a si totalement et si joyeusement incarné la liberté du créateur.

*

Le rock ne m'a jamais empêché d'étudier. J'avais même besoin de ce bruit pour couvrir ceux de la maisonnée. Toutes les musiques ont nourri ce tintamarre — que, je l'avoue, je trouvais parfois insupportable. Combien de fois la voix de papa s'est-elle essayée à suivre celle, à plein volume, de Boris Godounov ? Tous les

samedis, maman s'affairait à la cuisine en compagnie des chanteurs du Metropolitan, roulant sa meilleure pâte à tarte pendant les diffusions des chefs-d'œuvre de Mozart — le « neuvième enfant », comme nous nous plaisions à le surnommer. L'aînée se balançait sur son lit en écoutant les Beatles que papa avait fait entrer à la maison. Avant que j'hérite de mon espace, nous étions quatre garçons à partager la chambre exiguë du dessous, et ainsi à nous familiariser avec ces rythmes barbares. Nous avons failli former un groupe. Le plus vieux se mit à accompagner à la guitare, puis à la basse — vous savez, celle de Paul, taillée comme un violon — toutes les formations rock et folk à la radio ou sur disques. J'ai voulu l'imiter, mais déjà je consacrais plus de temps à mes études — et aux filles — qu'à ma guitare. Le frère qui me suit ajouta à la guitare et à la basse l'harmonica et la clarinette. Un duo aurait été possible, mais mon cadet s'orienta vers le blues, le jazz et même le *free*. Ce fut l'affrontement, et les fondations résonnèrent longtemps des duels épiques à coups de guitares amplifiées, et surtout de basses électriques, entre deux frères que la musique avait pourtant tout pour réunir. Le quatrième des garçons eut aussi la piqure, mais par prudence peut-être, troqua la guitare contre des platines et se fit disc-jockey, mitraillant le plus souvent sa *dance music* ailleurs que sous le toit familial.

Nous avons donc grandi au sein d'un bric-à-brac musical, où figuraient aussi bien Herbert von Karajan que Lightnin' Hopkins, *La Flûte enchantée* et *Sergeant Pepper's*, Pentangle et Archie Shepp, Prince et Bartok. De ce creuset me vient peut-être mon engouement pour Frank Zappa : fils du rhythm'n blues et d'Edgar Varèse, il élaborait des collages hétéroclites que dominait sa guitare souveraine.

Malgré tout ce bruit, redoublé par la télévision, nous lisions beaucoup. Et nous discussions. Non sans tapage. Le plus souvent, certes, les affaires domestiques généraient des échanges qui dégénéraient en guerres. Mais à mesure que chacun faisait ses découvertes, à la maison, à l'école ou avec ses amis, il en expérimentait l'effet sur les autres. Surtout sur ma mère dont, munis de nos nouvelles armes, nous avons maintes fois contesté les goûts, les méthodes et les idées.

Fille d'une institutrice et d'un principal d'école, maman souffrait de n'avoir fait qu'une neuvième année. Pendant la Révolution tranquille, alors mère de huit enfants, elle fut de toutes les luttes pour une école publique et gratuite, pour l'éducation aux adultes, pour la création des cégeps. Elle se faisait aussi un devoir d'assister aux réunions auxquelles étaient conviés les parents dans les multiples établissements que nous fréquentions. Mais la maison fut notre première école, et maman, notre première institutrice, bien que jamais elle n'eût osé s'arroger le titre ou la fonction. Non seulement, préparant le repas ou reprenant un bas enfilé sur une ampoule, elle répondait à nos questions et partageait avec nous ce qu'elle savait, mais elle-même apprenait sans cesse, par la radio, la télévision, les journaux, les livres, les rencontres qu'elle faisait lorsqu'elle pouvait sortir. (Et même de ses enfants, ce dont nous tirions quelque orgueil.) Toujours elle donnait l'exemple, lisant, relisant, prenant des notes, s'interrogeant, comparant, s'enthousiasmant, s'objectant. Ainsi, parce que son esprit était chaque jour en éveil et en action, je n'ai jamais pensé qu'on fit preuve de culture simplement en alignant des noms ou en défilant des connaissances. Qu'importe que je n'aie pu vraiment la suivre dans l'univers de Mozart, qu'elle n'ait jamais supporté la guitare électrique — « des miaulements », disait-elle — et que, bien

qu'il eût déjà collaboré avec Zubin Mehta et Pierre Boulez, Frank Zappa ne figure pas à son panthéon... Ma mère se tenait au carrefour et nous aura transmis le désir de connaître, de penser, de travailler et d'échanger.

*

Pour nous initier à l'Exposition universelle de 1967, notre professeur de septième année avait déployé des trésors d'imagination, comme ce « passeport » dans lequel, semaine après semaine, nous collions les noms des pays qu'il nous présentait avec force détails. Au cours du second semestre, trois garçons m'ont demandé de me joindre à eux pour monter une maquette du Gyrotron, un manège de La Ronde, à défaut de celle, beaucoup trop complexe à réaliser pour notre âge, du dôme géodésique de Buckminster Fuller. Pendant des semaines, chaque après-midi après la classe, nous nous sommes réunis chez l'un d'eux et avons patiemment collé un à un les innombrables cure-dents qui envelopperaient chacune des trois structures de l'ensemble : le petit et le grand bâtiments, ainsi que la passerelle les réunissant. Nous n'étions pas peu fiers lorsque nous avons montré notre œuvre à l'exposition de fin d'année.

Personne ne nous avait passé cette commande. Notre professeur nous enseignait et aiguisait notre curiosité ; il n'avait pas à meubler nos loisirs. Après tout, l'école n'est pas une garderie. Mais pendant des années, elle fut ma « terre des hommes », le royaume où, en toute insouciance, j'ai joué et travaillé avec ceux et celles que j'y rencontrais. Je lui pardonnais tout — examens, professeurs ennuyants et compositions françaises — pour peu qu'elle m'amènât ailleurs, par une équation, un billet doux, une discussion, un poème fou, une répétition ou la promesse d'un rendez-vous.

*

J'ai longtemps arboré, à la bandoulière de mon sac d'école, un macaron sur lequel était reproduite une photographie de mon idole. Même lorsque j'ai commencé à enseigner. Puis, comme cela ne faisait pas très sérieux, je me suis résolu à l'enlever. Quelques mois plus tard, je donnais mon dernier cours.